

à faire quelques ricochets. A la vue de cet homme, vous auriez dit son état ; sa taille moyenne, mais forte, annonçait l'agilité ; son teint vif et bruni, une exposition fréquente à la réflexion des rayons du soleil produite par l'eau ; il était pêcheur et s'appelait Pierre.

Après avoir travaillé quelque temps, il regarda le lac, puis le ciel, puis l'enfant qui jouait encore sur le rivage ; alors il appuya sa tête sur ses mains et se mit à siffler un air triste et lent, celui d'une chanson de canotier, bien connue : *La belle Française*. A peine eut-il fait entendre quelques notes de ce chant plaintif, qu'une femme, jeune encore, sortit de la cabane et vint doucement s'asseoir près de lui.

— Pierre, lui dit-elle en posant la main sur son épaule, pourquoi ce chagrin, ce découragement ? N'as-tu plus de confiance dans M. Dumont ? Il ne nous a jamais refusé ; lorsqu'il saura que la pêche nous a manqué malgré ton travail continu, il nous aidera encore.

— Je connais son cœur ; mais je n'oserais plus le voir ; ce serait l'aumône que j'irais lui demander et je ne puis supporter cette pensée. Déjà il m'a prêté deux fois ; peut-être regarde-t-il à l'instant, comme une perte, les avances qu'il m'a faites ; et tu sais que, quoique bon et généreux, il veut que nous soyons exacts, car nous ne sommes point les seuls qu'il secourt ; jamais je ne pourrai me présenter devant lui avant de les lui avoir remises.

— Si tu le veux, je t'accompagnerai ; j'ai été élevée dans sa maison, il m'en coûtera, moins qu'à toi, de lui parler ; d'ailleurs, tu sais qu'il le faut : car si nous abandonnons la pêche, que ferons-nous pendant l'hiver ; et nous ne sommes plus seuls à supporter la misère, ajouta-t-elle, en regardant l'enfant qui accourait à eux en riant.

— Non, Marguerite, dit-il ; pour toi, pour notre enfant, j'irai ; mais ce sera la dernière fois.

Deux heures après le dialogue que nous venons de rapporter, Pierre débarquait d'un canot en bois qu'il tira sur la grève de la banlieue de Trois-Rivières ; il avait un aviron dans une main, dans l'autre un gilet de drap bleu qu'il revêtit bientôt. Il s'avança vers une maison située à quelque distance du rivage ; d'une construction simple, mais forte, cette maison, bâtie en pierres, formait un rectangle ou carré long ; la toiture en bardenue, d'une hauteur qui semblerait excessive aujourd'hui, présentait à l'œil cette déclivité raide et désagréable que nous remarquons encore dans quelques vieilles bâtisses de l'île de Montréal ; l'architecte avait donné aux pignons, qui supportaient le toit, la dimension alors voulue par les ordonnances des intendants de la province, celle d'un triangle équilatéral ayant pour base le côté du parallélogramme formant la profondeur de la maison. Heureux temps où l'habitant de la campagne ne pouvait construire sa demeure que suivant la mesure prescrite par l'autorité !

Antoine Dumont, propriétaire de cette habitation et de la terre ou ferme sur laquelle elle était construite, située à une petite distance de Trois-Rivières, était connu par son amour du travail qui, cependant, n'excluait point chez lui la pitié pour les malheureux ; différent, en ce point, de quelques parvenus de nos jours, qui répondent à l'indigent "de gagner sa vie" et croient, par cet avis charitable, avoir satisfait aux devoirs de l'humanité. Né à Québec, il avait reçu son éducation au collège des jésuites de cette ville ; institution où la jeunesse, en étudiant les langues,

la littérature et les sciences, apprenait, en même temps, les arts pratiques dont la connaissance est si nécessaire dans un pays comme le nôtre ; institution éteinte, mais que nous regrettons encore. Plus tard, il était venu s'établir sur cette terre qu'il avait défrichée lui-même, en grande partie. Sa femme, morte depuis plusieurs années, ne lui avait laissé qu'un fils, nommé Charles, et une fille mariée à un riche marchand de pelletteries, de Trois-Rivières.

Monsieur Dumont, ainsi que le nommait la bourgeoisie de cette ville, ou, le père Dumont, suivant les pauvres qui avaient recours à sa générosité, était dans un champ, lorsque Pierre se présenta à la maison. On lui indiqua l'endroit vers lequel il devait se diriger et bientôt il aperçut une dizaine de personnes auprès d'un orme qui se trouvait au milieu du champ, et avait été laissé debout, suivant l'usage, pour abriter les moissonneurs, pendant leurs repas. M. Dumont était assis au pied même de l'arbre, le dos appuyé sur le tronc ; les autres, sur l'herbe, formant un demi-cercle devant lui. A ses longs cheveux gris, à l'air de bonté et de calme empreint sur sa figure, vous auriez dit Booz au milieu des moissonneurs bibliques. Aussitôt qu'il vit Pierre s'avancer vers lui, il porta la main à son chapeau et le salua ; puis il lui parla de Marguerite, de son enfant, et l'invita à partager le repas. C'était la collation que l'on distribue, pendant l'après-midi, aux personnes qui travaillent aux récoltes ; quelques terrines de lait coagulé, nourriture légère, mais, par l'acide qu'elle contient, très propre à désaltérer.

Lorsque le repas fut terminé et que chacun fut retourné au travail, M. Dumont s'adressa de nouveau à Pierre ; il lui parla encore de Marguerite qui, orpheline, avait été élevée dans sa maison. Ce dernier lui ayant expliqué le but de sa visite, M. Dumont s'empressa de revenir à sa demeure, pour lui donner ce qui était nécessaire, afin qu'il pût prolonger son séjour à la Pointe-du-lac et continuer la pêche ; lui répétant plusieurs fois, qu'il devait compter sur lui, dans les moments difficiles.

Touché de cette bonté, de cette délicatesse qui savait lui épargner même une allusion aux prêts qu'il lui avait déjà faits, Pierre sentit son cœur battre d'émotion et de gratitude, le qu'à son départ, M. Dumont lui présenta amicalement la main et lui souhaita un heureux voyage. Pierre à son tour, pressa la main de son bienfaiteur et lui dit : Mort ou vif, dans trois jours vous me reverrez.

II.

Que mon âme s'envole au séjour de la paix
Et, qu'au sein d'Abraham, elle vive à jamais.

Le 25 août 1743, M. Dumont, suivant sa coutume, passa une partie de la journée dans son champ, veillant aux travaux de la moisson. Il était accompagné, ce jour-là, de son petit-fils, jeune enfant d'environ dix ans ; assis au pied de l'orme dont nous avons déjà parlé, il présida au repas du midi de ses employés. Un an s'était écoulé depuis la scène rapportée dans le chapitre précédent et, cependant, aucune trace de son passage ne paraissait sur sa figure ; son visage serein avait encore le même air de bonté et de calme ; seulement ses cheveux plus blancs ajoutaient à son air respectable. Il adressa souvent la parole aux moissonneurs, pendant le repas ; et quelques-uns d'entre eux remarquèrent qu'il le

faisait avec plus d'intérêt qu'à l'ordinaire. Lorsque le repas fut terminé, il leur annonça qu'ils pourraient laisser le travail plus tôt que de coutume, et qu'il désirait les voir réunis dans sa maison, à quatre heures de l'après-midi.

Alors donnant la main à son petit-fils, il s'éloigna lentement de cet arbre, sous lequel il s'était reposé tant de fois, et dont les branches et les feuilles, toujours vertes, couvraient le sol d'une ombre épaisse. Il regarda longtemps cette terre qu'il avait défrichée et qui l'avait nourri depuis tant d'années, les blés qu'il avait semés et que l'on récoltait. Il parcourut ainsi une partie de la ferme, l'examina avec soin ; ensuite il s'arrêta, porta la main à son chapeau, et, se découvrant, il regarda encore une fois les moissons, les arbres, puis l'enfant qu'il baisa au front, puis le ciel ; dans son attitude, dans son regard, vous auriez lu un adieu à la terre, une action de grâce à la divinité, une prière pour sa race. Après il reprit tranquillement le chemin qui conduisait à sa demeure.

(La suite de ce récit est extraite d'une lettre de messire C.*** prêtre et curé desservant alors la ville et banlieue de Trois-Rivières ; cette lettre était adressée à un prêtre du diocèse de Québec.)

"Dumont, écrivait le prêtre, était venu chez moi, la veille ; il revint à la ville, ce matin, reçut le sacrement de l'eucharistie et, sur ma demande, dîna avec moi. Vous savez que nous étions amis d'enfance ; nous avions étudié ensemble, pendant plusieurs années, au collège des jésuites de Québec. Il me dit que le jour était arrivé de ne pas oublier de le venir voir chez lui, dans l'après-midi ; d'ailleurs, je savais le but de la visite qu'il me demandait, il m'en avait déjà parlé.

"Lorsque j'arrivai chez Dumont, je trouvai toute sa famille rassemblée dans sa maison ; sa fille, mariée à M. P..... de Trois-Rivières, son mari, ainsi que leurs enfants, Charles Dumont et sa femme qui demeuraient avec leur père ; Marguerite, orpheline élevée par Dumont et veuve d'un pêcheur, de notre ville, connu sous le nom de Pierre, et son enfant ; puis enfin quelques amis intimes de Dumont ; dans la première salle de la maison, se trouvaient aussi tous les gens qu'il employait sur sa ferme. Je vous avoue que je fus ému à la vue de ces personnes qui causaient tranquillement ensemble ; aucune, évidemment, ne savait ce qui devait avoir lieu.

"La chambre dans laquelle se trouvait Dumont, ainsi que sa famille et ses amis, avait vue à l'Est et à l'Ouest ; un lit était placé au milieu de cette chambre, de façon que, couché sur ce lit, on pouvait porter ses regards alternativement de l'orient à l'occident ; les croisées étaient ouvertes et l'air circulait librement dans la salle.

"Dumont vint à moi, lorsque j'entrai dans cette chambre ; sa figure grave et douce que vous avez remarquée, lorsque vous le vîtes chez moi, était la même. Il me fit asseoir à côté de lui, près d'une croisée donnant à l'est : "Mon ami, me dit-il, je repassais ma vie et je vous attendais." Il donna ordre d'introduire les personnes qui se trouvaient dans la première salle ; puis il me demanda de passer avec lui de l'autre côté de la chambre, qui était à l'occident. Il regarda le soleil qui descendait à l'horizon ; alors s'adressant à ses enfants, à ses amis, à ses employés, il leur parla d'une voix calme : "Vous vous rappelez, leur dit-il, la mort de Pierre, arrivée l'année dernière. Je l'avais vu le même jour ici ; il était venu à moi qu'il regardait comme son père et